

Vassili Petrovitch Avenarius (1839-1923), de son vrai nom Wilhelm Avenarius, est né au sein d'une famille de pasteurs luthériens à Tsarskoïe Selo près de Saint-Pétersbourg en 1839. Très tôt engagé en littérature, il doit cependant rapidement abandonner l'écriture d'œuvres pour adultes : ses positions contre les aspirations révolutionnaires de certains le font soumettre à une critique trop intense. Ainsi, à partir de la fin des années 1860 se tourne-t-il vers la littérature pour enfants.

Il publie notamment des adaptations des bylines, les grands chants épiques russes. Ces adaptations connaîtront un succès retentissant, et les rééditions se succéderont. Avenarius écrit aussi des contes, plus traditionnels, mais dont la portée éducative est importante. Moralisateur, il n'est pour autant pas un réactionnaire. Ainsi, le conte *Le Héros d'une fourmilière (O Murav'e-bogatyre, 1899)*, est une charge contre l'esclavage et le servage, et un éloge du progrès technique, progrès qui doit permettre le confort de tous, à la différence de l'esclavage qui ne permettait le confort que de la classe dominante<sup>1</sup>. Les notions de progrès scientifique et de progrès social sont, d'ailleurs, au cœur de l'Histoire extraordinaire d'un Pompéien ressuscité, récit appartenant à ce qui ne s'appelle pas encore la science-fiction, mais plutôt « merveilleux scientifique », prenant le contre-pied d'une nouvelle fantastique de Théophile Gautier, *Arria Marcella (1852)*. Avenarius s'y livre à une critique de la société de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, de son progrès scientifique sans conscience. Il ne refuse pas le progrès, bien au contraire même, mais il ne l'accepte pas s'il ne s'accompagne pas d'un minimum de morale. Le lecteur amateur de science-fiction soviétique sera étonné des multiples ressemblances qui existent entre cette Histoire extraordinaire... et le roman *Un Gars de l'enfer (Paren' iz preispodnej, 1974)* d'Arkadi et Boris Strougatski6. L'idée de base, la structure du récit et surtout sa chute, enfin le sens qui lui est donné, restent très similaires. Écho d'une lecture de jeunesse, ou volonté de renouveler la problématique posée par une œuvre qui fut autrefois célèbre ?

### **Vassili Avenarius : Histoire extraordinaire d'un Pompéien ressuscité**

« Il y a de par le monde, mon cher Horace, beaucoup de choses que nos savants n'ont jamais vues, même en rêve. »

William Shakespeare -*Hamlet*

#### *1. Trouvaille extraordinaire*

Il arriva à Pompéi quelque chose d'incroyable, non dans l'ancienne ville de ce nom avant son ensevelissement sous les cendres volcaniques du Vésuve, mais dans le Pompéi de nos jours qu'on déblaye peu à peu et qu'on rend à la lumière après deux mille ans.

Voici de quelle façon l'événement eut lieu : le poste de directeur des fouilles de Pompéi s'étant trouvé vacant, fut confié l'an passé au professeur Scaramouche de l'université de Bologne. Ce choix était fort heureux. Dans sa jeunesse, Scaramouche avait étudié les mathématiques, puis la physique, ensuite il s'était pris de passion successivement pour la technologie, pour l'histoire naturelle, enfin il s'adonna à la médecine. Dans toutes ces branches des connaissances humaines, pendant trente ans d'une activité incessante, il se signala par des découvertes et des inventions remarquables qui rendirent son nom célèbre par toute l'Europe. Ne vivant que pour la science, il parvint à l'âge de cinquante ans non seulement sans avoir de famille, mais même sans s'être lié avec un seul de ses savants confrères : la science lui tenait lieu de famille et d'amis. Les arts eux-mêmes n'avaient aucun attrait pour lui ; à ses yeux ils étaient le produit « d'une fantaisie surchauffée, d'un sang agité. » Mais tout à coup, au grand étonnement des professeurs, ses collègues, ses idées et ses sympathies changèrent brusquement il se mit à fréquenter assidûment les galeries de tableaux et les concerts, il discourait pendant des heures entières chaque fois qu'il en trouvait l'occasion sur les lois de la versification ou du contrepoint. On eut bientôt le mot de l'énigme : il

---

<sup>1</sup>Cette nouvelle a été rééditée dans le recueil *La Vie des insectes. Contes russes du XIX<sup>e</sup> siècle*, 2017, Lisieux, Lingva.

imprimait un gros livre sur les antiquités. Il établissait un parallèle rigoureux entre ces antiquités et l'art moderne ; il démontrait que la valeur de chaque objet d'art est en raison directe de son antiquité. Ses idées sur ce sujet étaient originales et exclusives ; mais, dans ses déductions prétentieuses, le respectable savant faisait preuve d'une connaissance approfondie des trésors de l'art italien antique, si bien que, lorsque le poste de directeur en chef des travaux de Pompéi devint vacant, on le lui confia comme à l'homme le mieux qualifié pour occuper cet emploi.

Scaramouche voulant justifier au plus tôt le choix qu'on avait fait de lui, procéda immédiatement aux fouilles d'un coin encore inexploré de la « Rue des Tombeaux » ; et voilà qu'après six semaines de travaux ininterrompus, sa constance fut brillamment récompensée : on se heurta à un tombeau souterrain emmuré dans un ciment spécial. On parvint à perforer la croûte résistante derrière laquelle on trouva une crypte obscure. On apporta une échelle et le professeur, muni d'une lanterne allumée, descendit de sa personne dans le tombeau.

Les ouvriers, harassés par le dur travail souterrain étaient remontés à la lumière et causaient tranquillement autour d'un tas de pierres, lorsque de dessous terre un grand cri parvint jusqu'à eux, c'était la voix du directeur :

« Qu'on m'amène immédiatement le *signor* Pulcinelli et qu'on m'apporte mon plaid et de l'acide salicylique !

— Alerte ! mes amis », dit le contremaître Giuseppe à ses camarades, et ceux-ci coururent à toutes jambes remplir l'ordre de leur sévère et exigeant directeur ; Giuseppe, lui-même, s'approcha du bord de la sombre fosse pour savoir à quoi pouvaient bien servir le plaid et l'acide salicylique. À la faible lueur de la lanterne, il distingua tout d'abord, au fond, le docteur lui-même avec son énorme calvitie allant du front à la nuque, puis ses lunettes posées sur son nez aquilin ; il se tenait au-dessus d'une caisse ou d'un cercueil paraissant renfermer un cadavre. Le directeur avait à la main un papier qu'il lisait avec attention.

Ayant fait le signe de la croix, Giuseppe descendit l'échelle. Dans ce cercueil se trouvait un corps parfaitement conservé, ou plutôt la momie d'un homme encore jeune, desséché au point qu'il n'avait plus que les os et la peau. Ce que le directeur tenait à la main était un parchemin manuscrit, jauni par le temps, qu'il avait trouvé près de la momie, et le contenu du manuscrit devait être tout particulièrement intéressant, car le dur et sombre visage du savant, que n'éclairait presque jamais un sourire, semblait illuminé par le contentement.

« *Signore Direttore !* » hasarda craintivement Giuseppe.

Scaramouche se retourna et aperçut le contremaître. D'un ton amical, contraire à ses habitudes, il s'écria :

« C'est toi, *fratello* Giuseppe ! Eh bien ! sache que je reçois un présent du ciel.

— Ce parchemin-là ?

— Non, pas le parchemin, mais ce sujet-ci.

— Qu'est-ce que c'est ? un prince étranger, quoi ?

— Ce n'est pas un prince, mais un Pompéien, un habitant de Pompéi du temps de Titus.

— Et Titus, qui est-ce monsieur ?

— Quel imbécile.

— Un imbécile ?

— C'est toi qui es un imbécile, *carissimo*. Titus est un empereur romain du premier siècle de notre ère chrétienne, comprends-tu ?

— Comment ne pas comprendre ?

— Bien, Dieu merci, regarde ! »

Le professeur toucha du doigt, avec les plus grandes précautions la joue de la momie, et la peau céda sous la pression.

« Tu vois ?

— Je vois, Monsieur, un cadavre. Il faut le rendre à la terre et amen. »

Scaramouche fit avec effroi un geste de dénégation.

« Dieu te bénisse ! Enterrer un pareil trésor ? Mais je ne le donnerais pas pour mille lires. »

Giuseppe fit une grimace, signifiant qu'il mettait en doute le bon sens du directeur, mais leur conversation fut interrompue par l'arrivée de l'adjoint de ce dernier, le *signor* Pulcinelli.

« Dans quelques jours, peut-être dans quelques semaines, *signor* Pulcinelli, vous me remplacerez définitivement ici, à Pompéi, lui dit Scaramouche. J'ai fait une trouvaille qui exige ma présence à Naples pendant un certain temps. Où sont donc le plaid et l'acide salicylique ?

— Voici », dirent d'une même voix deux ouvriers en présentant au docteur les objets demandés.

Ayant déployé le plaid, Scaramouche en couvrit la momie. Il l'aspergea du liquide antiseptique contenu dans un flacon, puis il ordonna aux ouvriers de replacer le couvercle.

« Moins vous ébruitez la trouvaille d'aujourd'hui, mes amis, mieux cela vaudra, leur dit-il. Maintenant, portez mon trésor à la lumière, seulement, diantre ne le secouez pas... Doucement ! doucement !

— Beau trésor... » disaient les ouvriers en retirant avec des cordes le cercueil de la fosse.

Ce furent avec des précautions infinies qu'ils déposèrent leur précieux fardeau à la station du chemin de fer.

## 2. Résurrection du Pompéien

Le cercueil fut placé dans un wagon de bagages. Scaramouche, lui-même s'installa sur un banc auprès de sa trouvaille. Pour rien au monde il ne l'eût perdu de vue un instant, même pendant le trajet jusqu'à Naples.

Le bonheur qui lui arrivait, il n'aurait jamais osé le rêver. Quelques années auparavant, dans sa période de passion pour la médecine, il avait eu l'occasion d'aller aux Indes. Là il avait pu voir l'enterrement d'un fakir fanatique. Pendant plusieurs mois cet original s'était habitué à jeûner, jusqu'à ce qu'il en fût venu à se passer presque entièrement de nourriture. Alors on l'avait lavé avec diverses essences ; on lui avait replié la langue en arrière pour boucher à l'intérieur les trous des narines ; des tampons de ouate imbibés d'un baume durcissant rapidement lui fermaient hermétiquement la bouche, le nez et les oreilles ; enfin on lui avait enduit tout le corps d'une substance spéciale et on l'avait mis en terre. Il était resté là pendant trois mois, sans prendre de nourriture, sans donner le moindre signe de vie. Alors on l'avait exhumé, on l'avait frictionné des pieds à la tête avec des huiles odoriférantes et on avait versé dans sa gorge desséchée des gouttes vivifiantes. Ensuite on lui avait insufflé de l'air dans les poumons, en lui comprimant la poitrine ; on avait fait mouvoir les bras et l'on avait ainsi rétabli en lui une respiration artificielle. Soudain le corps s'était animé et la vie lui avait été rendue.

Cela s'était passé trois ans auparavant. Notre professeur avait depuis longtemps oublié le fakir embaumé. Et voilà qu'aujourd'hui le hasard lui envoyait ce rare « sujet » ! Au premier abord, ses yeux furent frappés de la ressemblance qui existait entre le Pompéien et ce fakir, non pas une ressemblance fortuite, mais celle causée par les deux procédés semblables de préservation contre la corruption. Le cœur cessait de battre dans la poitrine du savant. Il ne pouvait croire au bonheur fabuleux qui lui arrivait. Il regardait la momie avec avidité. D'une main tremblante il saisit un nouveau parchemin qui avait glissé entre la paroi du cercueil et l'homme embaumé. Celui-ci était une explication détaillée, en latin, sur la manière de faire revenir à la vie au bout de trente ans l'homme ainsi momifié. La date placée au bas du parchemin indiquait que l'enterrement remontait à quelques jours à peine avant l'éruption du Vésuve qui avait enseveli Pompéi.

Et voilà que maintenant, ce représentant de l'antique cité détruite se trouvait en sa possession. Dans la demi-obscureté du wagon des bagages il n'avait aucun scrupule de laisser éclater sa joie.

« Mon cher, mon bon ami », murmurait-il en levant et en abaissant tour à tour le couvercle du cercueil.

Quelle fortune qu'il eut étudié à fond la médecine et qu'il fut parfaitement à même de préparer seul les ingrédients pharmaceutiques nécessaires. Avant lui, personne n'aurait la primeur de ce trésor scientifique. Que l'on arrivât seulement à Naples. Ah ! enfin, un coup de sifflet !

« Faut-il emporter ce colis ?

— Oui, mais pour l'amour de Dieu, allez-y avec précaution, mes amis. »

Le transport du Pompéien jusqu'au logement du professeur sur le quai de Sainte-Lucie s'accomplit sans encombre. Scaramouche avait assigné sa meilleure pièce, son cabinet de travail, à cet hôte important ; il paya les porteurs et se mit tout de suite à faire les préparatifs nécessaires puis, aidé de la seule personne en qui il eût confiance, son domestique éprouvé, Antonio, il commença à pratiquer sur l'homme embaumé les manipulations prescrites.

Nous n'avons pas le droit de trahir le secret du *signor* Scaramouche qui se propose de prendre brevet pour revivifier les gens embaumés ; tout ce que nous pouvons dire, c'est que les efforts de l'honnête professeur furent tout d'abord infructueux. Même après un essai concluant de respiration artificielle pratiqué sur lui, le Pompéien continuait à rester couché comme une masse inerte sans remuer un doigt.

« *Corpo di Dio !* Reposons-nous un peu. »

Ne voulant pas montrer son désespoir à son domestique, Scaramouche se laissa tomber dans un fauteuil et alluma un cigare. Pendant trois longues heures, bien qu'il fût un enragé fumeur il n'avait pas aspiré une seule bouffée de fumée — et tout cela inutilement.

Antonio lui-même avait tant travaillé qu'il suait à grosses gouttes. Tout en s'essuyant le visage avec son mouchoir, totalement épuisé, il s'appuyait contre la porte. Bien que le professeur fût tourné du côté de la fenêtre, le domestique pouvait voir avec quelle nervosité son maître envoyait au plafond des anneaux de fumée : il était clair qu'il avait perdu tout espoir de ressusciter le mort.

« Ne faut-il pas aller chercher tout de suite le fossoyeur ? » se décida à dire Antonio.

Scaramouche lui jeta un regard sévère.

« Comment ? »

— Je pensais que, quoi que nous fassions, nous n'arriverons à rien.

— Plus un mot à ce sujet ! »

Le professeur retourna vivement à l'homme embaumé et fit signe à Antonio de se remettre à la besogne. Il est possible que cette fois encore, tous ses efforts n'eussent abouti à rien s'il avait ôté son cigare de sa bouche. Mais il envoya sans le vouloir une bouffée de fumée à la figure du Pompéien étendu devant lui. Il n'est pas inutile de faire remarquer à ce propos qu'en Italie le tabac est d'assez mauvaise qualité, et que sa fumée âcre irrite les membranes muqueuses du nez et de la gorge de celui qui n'en a pas l'habitude... Soudain les narines du Pompéien frémirent, se gonflèrent et il éternua avec un bruit si sonore que Scaramouche, penché sur lui, chancela. Puis le pseudo-défunct, sans ouvrir encore les yeux, fronça le sourcil et balbutia, en latin, bien entendu :

« Qu'est-ce que c'est que cette détestable odeur de brûlé ? »

Le maître et le domestique étaient pétrifiés, cependant le premier revint bientôt à lui.

« Ah ! mon bon ami ! Allons, Antonio, vite le vin et les huîtres ! »

Entendant une voix étrangère et un langage inconnu, le Pompéien promena autour de lui des regards encore mal assurés et arrêta ses yeux sur le maître.

« Où suis-je, qu'est-ce qui m'arrive ? »

Scaramouche, en sa qualité de savant, savait naturellement le latin et s'exprimait même assez facilement cette langue.

« Tu es à Naples chez de braves gens, répondit-il. Tu te souviens sûrement qu'autrefois tu t'es fait enterrer ? »

— Ah oui ! Et maintenant on m'a ranimé ?

— On t'a ranimé, après un assez long sommeil.

— Combien de temps, exactement ? »

Scaramouche craignant d'effrayer un homme à peine revenu à lui évita de répondre d'une manière directe.

« Exactement le temps nécessaire pour me permettre de faire ta connaissance. Mais n'oublie pas que tu es un patient. Avant tout il faut te fortifier. Hé ! Antonio ! est-ce bientôt prêt ? »

— Voilà, *signor*. »

Ce ne fut pas sans faire quelques efforts que le ressuscité avala une demi-douzaine d'huîtres. Après que le maître lui eût versé dans la bouche un petit verre de vieux *Lacrima Christi*, d'abord il toussa, puis, refermant les yeux, il tomba dans un profond sommeil.

« Maintenant je puis m'en aller, *signor* ? demanda Antonio à demi-voix ?

— Va, mais comme il est convenu, je ne reçois personne. Âme qui vive ne doit savoir ce qui se passe entre ces quatre murs.

— Le *signor* veut faire sur ce « sujet » des expériences scientifiques ?

— Oui, mais je suppose que tu n'as rien à y voir.

— Effectivement. Mais, pardonnez-moi, *signor* j'ai dans la poitrine non une pierre, vous comprenez, mais un cœur. Vous ne le tourmenterez pas trop ?

— Le tourmenter ?

— Oui, Monsieur, comme ces grenouilles, ces chats, vous n'allez pas lui tendre les muscles, lui ouvrir le ventre, l'écorcher ? »

Scaramouche haussa les épaules avec impatience.

« Tu raisones comme un petit enfant, Antonio. Mon sujet n'est ni une grenouille ni un chat, mais un homme comme toi et moi. Il m'intéresse comme une antiquité vivante et je veux, avant mes collègues, l'étudier sous le rapport psychologique, moral. Cette assurance te suffit, je pense ?

— Parfaitement, Monsieur. »

Le valet de chambre s'éloigna sur la pointe des pieds. Son maître se mit à une table à écrire, déploya un grand cahier encore immaculé et écrivit sur la première page en grosses lettres : « Mes notes sur le Pompéien » ; puis il fit un rapport des plus circonstancié sur la manière dont il avait trouvé et ranimé la momie.

LA SUITE DANS LE RECUEIL